

LA LANGUE MANDJOUE

PAR

DENIS SINOR

INTRODUCTION

1. Le but de ce travail est de donner une description synchronique succincte de la langue littéraire mandjoue. Les difficultés qui s'opposent à une pareille entreprise sont nombreuses, et il convient d'en faire état dès à présent.

Sur le plan purement technique il faut se rappeler que, non seulement nous manquons d'une grammaire descriptive systématique mais, pis encore, les quelques grammaires mandjoutes existantes sont tellement rudimentaires qu'elles ne peuvent guère entrer en ligne de compte lorsqu'il s'agit, comme ici, d'un but autre que celui d'aider l'étudiant à comprendre un texte mandjou. Notre description de la langue n'aura donc guère bénéficié de travaux précurseurs et ne se présente pas, comme elle le devrait, comme un abrégé donnant la quintessence d'une grammaire descriptive complète, mais plutôt comme un pas bien hésitant vers la rédaction d'un tel ouvrage.

Mais, le manque de travaux préalables n'est pas la seule difficulté à laquelle nous devons faire face. Le mandjou tend au chercheur plus d'un traquenard. La pauvreté relative des moyens morphologiques fait croire à la clarté et à la simplicité de la langue. Un suffixe mandjou se laissera aisément incorporer dans une catégorie grammaticale connue, et la révélation que cette concordance n'est que partielle ne viendra que plus tard. Pour pouvoir décrire le système d'une langue, il faut la comprendre. Or, il me semble, que notre compréhension du mandjou n'est qu'approximative; souvent le sens *exact* nous échappe et la traduction que nous donnons de telle ou telle phrase devient presque une paraphrase. Les textes bilingues (mandjou-chinois, mandjou-mongol) ne réussissent que partiellement à avoir raison de ces difficultés. Ces traductions ont été faites mécaniquement, telle forme mandjou correspondant automatiquement à telle tournure chinoise. Cette pratique d'équation, employée sans trop de discernement, a entraîné une certaine normalisation dans les textes traduits, normalisation qui put faire croire aux

premiers savants européens s'occupant de cette langue que le mandjou ne présentait pas de difficultés majeures. Or, quand nous nous trouvons en face d'un texte mandjou original, les difficultés ne tardent pas à surgir et à nous rappeler que nous vivons d'expédients et que notre savoir du mandjou reste très superficiel.

Ces quelques remarques suffisent à expliquer pourquoi la présente esquisse ne saurait être qu'aléatoire. Elle propose plutôt qu'elle ne résume, et n'a qu'un mérite certain: celui d'aborder le sujet par l'étude directe de la langue, nonobstant la présentation conventionnelle des grammaires. Celles-ci, que notre travail n'a pas la prétention de vouloir remplacer, devront être supplantées un jour, espérons, prochain, par une nouvelle grammaire descriptive qui, peut-être, s'inspirera de certaines idées exposées ci-après.

SYSTÈME PHONIQUE

2. Lors de l'examen du système phonique du mandjou littéraire on ne doit pas oublier qu'il ne reflète qu'imparfaitement la langue parlée sur laquelle nous n'avons que des notions très limitées et qui, d'ailleurs, ne rentre pas dans le plan de ce travail. On ne doit donc pas attribuer aux signes de l'écriture mandjoue une valeur plus précise que ne révèle par elle-même la transcription adoptée.

3. L'écriture du mandjou littéraire connaît les voyelles suivantes: *a, e, o, u, i, û*. — *u* et *û* paraissent avoir la même valeur phonétique qui, cependant, n'est pas constante. Les deux signes désignent indifféremment les sons *u* ou *û*. L'état actuel de la recherche ne permet pas d'établir s'il s'agit là de phonèmes ou de variantes. Pour des raisons sur lesquelles il serait superflu de m'étendre ici, j'opterais pour le premier parti de cette alternative. Le système des phonèmes vocaliques mandjous pourrait donc, sous toute réserve, être représenté comme suit:

	<i>a</i>	
	<i>o</i>	<i>e</i>
<i>u</i>	<i>û</i>	<i>i</i>

que l'écriture rend, fort imparfaitement comme

	<i>a</i>	
	<i>o</i>	<i>e</i>
<i>u ~ û</i>	<i>u ~ û</i>	<i>i</i>

4. L'existence de diphtongues dans le mandjou littéraire n'est pas établie avec certitude.

5. Le mandjou connaît les consonnes suivantes:

Occlusives: *b, p, d, t, g, γ, k, q*. — L'opposition palatale-vélaire: *g-γ, k-q* n'a pas de valeur phonémique. L'articulation de ces occlusives est déterminée par la voyelle suivante, par exemple *ke* mais *qa*. Il est vraisemblable que les explosives sourdes soient légèrement aspirées.

Sonantes nasales: *m, n, ŋ* (palatalisé)

Liquides: *r, l*

Spirantes: *f, v, s, š, y, h*

Affriquées: *č, c (?)*, *ž, ž (?)*, *g* (ou *d'* ?)

6. Tout ceci est assez aléatoire. Le tableau des sons d'une langue écrite ne se laisse pas aisément dresser et la tâche touche à des questions de principes que nous sommes pas appelés à examiner ici. Les transcriptions du mandjou, et tout particulièrement celle que nous allons employer ¹⁾, ne sont que des translittérations, et certains sons qui figurent ci-dessus resteront sans expression écrite.

7. La structure phonique du mot mandjou est, sur de nombreux points, similaires aux structures phoniques des mots turcs et mongols. L'harmonie vocalique, caractéristique de la plupart des langues ouralo-altaïques, n'est que partiellement présente en mandjou. Les règles qui la gouvernent n'ont jusqu'ici pas été établies. À l'initiale on ne rencontre que des voyelles ou une seule consonne, à l'exception de *r* qui ne figure jamais à l'initial. Comme finales nous ne trouvons que voyelles et *-n*. On peut dire que les groupements de consonnes sont toujours évités, deux consonnes consécutives sont séparées par une limite de syllabes.

La structure des syllabes présente les variations suivantes: voyelle; voyelle + consonne; consonne + voyelle; consonne + voyelle + consonne. — *a-ra-bum-bi* „faire faire”, *il-ha* „fleur”.

Les affriquées ne comptent que pour un seul son. Le *-n* final est très instable. Il apparaît ou disparaît à la fin des mots polysyllabiques sans

¹⁾ Il y a dix ans, dans un court article de but essentiellement pratique, *La transcription du mandjou* (JA. 1949, pp. 261-272) j'ai proposé un système de transcription. Quelques années plus tard la question a été reprise, sur des bases plus larges, par M. LOUIS LIGETI, *A propos de l'écriture mandchoue* (AOH. II, 1952, pp. 235-298). Dans ce beau travail il a éclairci un grand nombre de problèmes relatifs à l'histoire de l'écriture et de la phonétique mandjoues, et a présenté son propre système de transcription, différent du mien. Sur certains points je suis en désaccord avec lui, mais ce n'est pas l'endroit ici de rouvrir une discussion. Pour des raisons indépendantes de la valeur intrinsèque de nos transcriptions respectives, je ne crois pas devoir changer au système que j'avais proposé alors. En voici la raison. Entretemps le grand dictionnaire posthume d'ERICH HAUER, *Handwörterbuch der Mandchusprache, I-III* (Wiesbaden 1952-1955) a paru et la transcription y employée ne diffère pas essentiellement de la mienne. Puisqu'il est vraisemblable que ce travail restera pour un temps indéterminé le dictionnaire mandjou, il est sans doute mieux que je reste fidèle à la transcription que — indépendamment l'un de l'autre — HAUER et moi-même nous avions adoptée.

qu'on puisse en définir les règles. Cependant on peut dire que sa chute est de règle devant les suffixes. Par exemple *kumun* „musique”, *kumusi* „musicien”; *morin* „cheval”, *morila-* „aller à cheval”, *morisa* „chevaux”, mais: *han* „empereur”, pluriel: *hansa*.

8. Le ton et l'accent ne paraissent jouer aucun rôle. La question devrait être étudiée.

SYSTÈME MORPHOLOGIQUE

9. La majorité des mots comporte de deux à quatre syllabes. Les mots monosyllabiques sont rares et, pour autant que l'on puisse en juger, sont des emprunts chinois.

10. Chaque mot mandjou est, ou peut être, constitué des éléments suivants: racine + un ou plusieurs suffixes de dérivation + un ou plusieurs suffixes désinentiels.

La racine constitue un mot par elle-même. En règle générale, et abstraction faite de la chute éventuelle d'un *-n* final, la racine ne subit pas d'autres changements que ceux causés par l'adjonction des suffixes. Les racines peuvent être nominales, verbales ou verbo-nominales. La racine nominale a la valeur d'un cas absolu, la racine verbale nue fait fonction de 2^e personne de l'impératif. Les racines verbo-nominales cumulent ces fonctions. Seul le contexte peut opérer la distinction entre, par exemple, *mila* „ouvert” et *mila-* „ouvre!”, *řalu* „plein” et *řalu-* „remplis!”, *dergi* „haut” et *dergi-* „monte!”.

11. Certaines racines, irréductibles dans le système du mandjou littéraire, sont probablement composées de racines élargies par des suffixes qui ne sont plus actifs. Ainsi on peut supposer qu'une racine commune **la-* est à la base des deux groupes de mots suivants: 1/ *labdara-* „être suspendu”, *labdahûn* „suspendu, pendant”, 2/ *lakdarša-* „pendre la tête en bas”, *lakiya-* „pendre”, etc. — Mais le mandjou littéraire ne connaît ni un mot **la* ni les suffixes **-bda* ou **-kda* qui permettraient de pousser l'analyse un pas plus loin.

12. Nous appelons „base” une racine élargie par un suffixe de dérivation. Les suffixes de dérivation sont des morphèmes qui d'un mot forment un autre; le changement qu'ils apportent à une racine est d'ordre exclusivement sémantique. La valeur d'une base nominale nue sera donc celle d'un cas absolu, tandis que la valeur d'une base verbale nue sera celle d'un impératif 2^e personne.

Une racine peut être élargie par une variété de suffixes de dérivation dont le choix est déterminé par l'usage qui, en général, ne se sert pas de toutes les possibilités offertes. La racine *bukda-* „plier” se retrouve dans

les dérivés suivants: *bukdalín*, *bukdan*, *bukdangga*, *bukdari*, *bukdarun*, *bukdashún*; de la racine *asha-* „accrocher” sont dérivés: *ashabukû*, *ashan*, *ashangga*, *ashargan*. Des huit suffixes de dérivation utilisés deux seulement (*-n*, *-ngga*) sont communs aux deux séries.

Les suffixes de dérivation peuvent être cumulés: *ehe* „mauvais, mal”, *cheču* „calomnier”, *chečun* „calomnie”. Le cumul est cependant relativement rare et se limite à quelques suffixes.

13. Les suffixes de dérivation se laissent grouper dans les catégories suivantes:

suffixes dénominaux formant noms
suffixes dénominaux formant verbes
suffixes déverbaux formant noms
suffixes déverbaux formant verbes

Par exemple:

<i>fulahún</i> „rouge”	<i>fulahúkan</i> „rougeâtre”
<i>aba</i> „chasse”	<i>abala-</i> „chasser”
<i>ise-</i> „avoir peur”	<i>isečun</i> „crainte”
<i>ibe-</i> „avancer”	<i>ibede-</i> „avancer lentement”

Le nombre des suffixes de dérivation est grand, il dépasse la centaine.

14. En général, la suffixation des racines verbales diffère de celles à fonction nominale. Il arrive cependant que le même suffixe de dérivation puisse s'ajouter indifféremment à des racines nominales ou verbales. C'est le cas notamment des suffixes de dérivation suivants:

- si* Déverbal: *tuvele-* „vendre” ~ *tuvelesi* „vendeur”, *učule-* „chanter” ~ *učulesi* „chanteur”. Dénominal: *učun* „chant” ~ *učusi* „chanteur”, *mede* „message” ~ *medesi* „messenger”.
- i* Déverbal: *yarhúda-* „conduire” ~ *yarhúdai* „conducteur”, *hala-* „changer, transformer” ~ *halai* „embrouillé, confus”. Dénominal: *dube* „la fin” ~ *dubei* „dernier”.
- shún* Déverbal: *somi-* „cacher” ~ *somishún* „caché”, *kaltara-* „glisser” ~ *kaltarashún* „glissant”. Dénominal: *golmin* „long” ~ *golmishún* „allongé”, *yamji* „soir” ~ *yamjishún* „crépusculaire”.
- ri* Déverbal: *hufu-* „souffler avec un soufflet” ~ *hufuri* „soufflet”. Dénominal: *hetu* „côté” ~ *heturi* „peu important, insignifiant”.
- ta* Déverbal: *aisila-* „aider” ~ *aisilata-* „aider fréquemment, constamment”. Dénominal: *ilan* „trois” ~ *ilate* „trois par trois, chaque trois”.
- tai* Déverbal: *buč-* „mourir” ~ *bučetai* „intrépide, méprisant la mort”. Dénominal: *šanggan* „la fin” ~ *šanggatai* „fini, complet”.

15. Parmi les suffixes de dérivation une mention particulière est due à certains suffixes déverbaux formant verbes. Le changement causé par l'adjonction de ces suffixes est d'ordre sémantique. Grammaticalement la racine verbale est toujours active. Le mandjou ne n'a pas de verbe passif mais dispose d'une forme factitive, dont le suffixe est *-bu*, qui indique que le sujet fait faire l'action au lieu de la faire lui-même: *taci-* „apprendre”, *tacibu-* „enseigner”. L'inclusion de ce suffixe dans la catégorie des suffixes de dérivation reste, cependant, sujette à caution.

Parmi les autres suffixes déverbaux citons:

-la, *-le*, et *-ta*, *-te* Forment des verbes fréquentatifs. Ils indiquent soit la répétition soit la prolongation de l'action: *niču-* „fermer l'œil” ~ *ničula-* „clignoter”, *karma-* „défendre” ~ *karmata-* „défendre continuellement”.

-ča, *-če*, *-čo* et *-ndu* Forment des verbes co-opératifs. Ces suffixes indiquent ou bien que plusieurs sujets participent simultanément dans la même action, ou bien que simultanément plusieurs sujets exercent l'un sur l'autre une action: *songgo-* „pleurer” ~ *songgočo-* „pleurer (ensemble avec d'autres personnes)”, *je-* „manger” ~ *jendu-* „se manger mutuellement, s'entredévorer”.

-da, *-de* Diminutif verbal qui indique que l'action s'accomplit lentement, graduellement: *ibe-* „avancer” ~ *ibede-* „avancer lentement”, *lifa-* „tomber dans la boue” ~ *lifada-* „glisser dans la boue (graduellement)”.

-na, *-ne*, *-no* Ce suffixe ajoute la notion „aller” à la notion exprimée par la racine: *omi-* „boire” ~ *omina-* „aller boire” ¹⁾.

Les suffixes déverbaux peuvent être cumulés. Dans une série de suffixes celui du factitif prend toujours la dernière place: *baiča-* „examiner” ~ *baičana-* „aller examiner” ~ *baičanabu-* „faire aller examiner”.

16. Les suffixes de dérivation ne constituent pas le seul moyen dont dispose le mandjou pour la création de mots nouveaux. La dérivation peut se faire aussi par la fusion de deux ou même de trois mots.

Quelquefois les mots composés se forment par simple juxtaposition: *emu* „un” + *se* „année” donne *emuse* „année (dans la vie d'un être)”. Plus souvent le procédé consiste à joindre une ou plusieurs syllabes initiales d'un mot à une ou plusieurs syllabes finales d'un autre: *sike* „urine” + *fulhu* „sac” > *sifulu* „vessie”, *fulgiyan* „rouge” + *suvayan* „jaune” + *bonio* „singe” > *fulsunio* „nom d'un singe jaune fabuleux aux yeux et bouche rouges”.

¹⁾ Nous allons mentionner plus bas (par. 17) les composés verbaux dont le second élément est le verbe *ji-* „venir” dont la fonction est identique à celle du suffixe *-na*. Comme le mandjou ne connaît pas un verbe **na-* „aller”, nous sommes obligés de séparer ces formations autrement analogues.

17. Les verbes composés méritent une mention spéciale. Ceux dont le second élément est le verbe *ji-* „venir” sont particulièrement nombreux, au point que le verbe *ji-* pourrait dans ces cas être considéré comme faisant fonction d'un suffixe: *tuva-* „regarder, examiner” ~ *tuvanji-* „venir regarder, venir examiner”, *feku-* „sauter” ~ *fekunji-* „venir (pour) sauter”. Il est vraisemblable que le premier membre de ces composés soit un nom verbal en *-n*.

18. Les onomatopées géminées, très nombreuses, forment une catégorie spéciale des mots composés: *per por* „bruit des battements d'ailes”, *fak fik* „bruit des fruits tombant d'un arbre secoué”. Le verbe *se-* „dire” donne aux onomatopées de ce genre un sens verbal: *dar dar se-* „trembler” (mot-à-mot: dire *dar dar*), *he fa se-* „haleter”. A strictement parler ces onomatopées ne sont pas des mots composés ordinaires, car leurs composants n'ont pas de sens propre et ne peuvent figurer séparément.

19. Le mandjou ne connaît pas le genre grammatical. L'examen du vocabulaire révèle cependant une curieuse différenciation, peut-être factice: à un vocalisme vélaire „masculin” s'oppose un vocalisme palatale „féminin”: *ama* „père” ~ *eme* „mère”, *haha* „homme” ~ *hehe* „femme”.

20. Le mot mandjou, qu'il soit racine nue ou base, peut recevoir un ou plusieurs suffixes désinentiels. La catégorie de suffixes désignée par ce terme est loin d'être homogène et il n'est pas aisé d'en donner une définition. M. Jean Deny donne, pour le turc, la définition suivante: ¹⁾ „C'est un élément qui fait perdre aux bases nominales la valeur de nominatif singulier et aux bases verbales celle d'impératif singulier (2e personne).” C'est une définition fort ingénieuse et qui vaut également pour le mandjou. Il ne sera cependant pas superflu de s'étendre un peu sur les caractéristiques de ces suffixes. Comme un examen attentif fera ressortir, les fonctions de ces suffixes sont tellement divergentes qu'il est fort difficile de les réduire à un commun dénominateur autre que celui indiqué par M. Deny. Mais, sa définition, pour admirable qu'elle soit, prend pour base non la fonction des suffixes désinentiels, mais l'effet que l'adjonction de ces suffixes exerce sur la base. Le critère employé est donc extrinsèque au suffixe, et l'on voudrait pouvoir indiquer un autre trait, intrinsèque, commun à tous les suffixes désinentiels. Il me semble que ce que l'examen des fonctions de ces suffixes refuse à nous livrer, nous le trouverons dans l'examen de leur emploi. En guise d'essai je suggérerais de compléter la définition de M. Deny par la phrase suivante: „Les suffixes désinentiels se divisent en deux catégories:

¹⁾ *Grammaire de la langue turque* (Paris 1921) p. 103.

nominale et verbale. Chaque suffixe peut être employé en liaison avec tous les mots de sa propre catégorie." — La définition partielle que nous venons de proposer pour compléter celle de M. Deny, est basée sur la constatation suivante: tandis que l'emploi des suffixes de dérivation dépend de l'usage et que chaque mot ne peut s'en adjoindre qu'un nombre très limité, l'emploi des suffixes désinentiels n'est pas restreint par d'autres limitations que celles mentionnées dans notre définition.

21. Les suffixes désinentiels susceptibles d'être attachés à une base nominale rentrent dans deux catégories: les suffixes de pluriel et les suffixes fonctionnels. Les suffixes fonctionnels indiquent un rapport, leur rôle est syntaxique. Par contre le rôle du pluriel est purement sémantique, le suffixe apporte une modification secondaire à la notion exprimée par le mot auquel il s'ajoute. De ce point de vue le suffixe devrait se placer parmi les suffixes de dérivation. Mais le pluriel ne se laisse pas intégrer dans cette catégorie, car son emploi est général, il peut s'ajouter à n'importe quelle base nominale ¹⁾.

22. Le mandjou n'a pas de signe de pluriel capable de désigner la pluralité de toutes les substances. L'usage semble être que seule la pluralité des êtres vivants est indiquée par un certain nombre de suffixes tels: *-sa, -so, -se, -si; -ta, -te; -ri*. Par exemple: *haha* „homme" ~ *hahasi, ama* „père" ~ *amata, mafa* „grand-père" ~ *mafari*. L'usage seul détermine le choix du suffixe.

Le pluriel ne joue aucun rôle grammatical et la langue n'éprouve que rarement le besoin d'indiquer expressément la pluralité. Dans le syntagme *Yaksa-i bade tehe Oros-i niyalma* seul le contexte plus large rend vraisemblable qu'il s'agit „des Russes (et non: du Russe) habitant le lieu dit Yaksa".

23. Les suffixes fonctionnels indiquent soit le rôle joué par le mot ainsi marqué dans un syntagme, dans une proposition ou dans une phrase, soit le fonction d'une proposition subordonnée. Ce sont donc, en fait, les suffixes de ce qu'on pourrait appeler une déclinaison qui, outre le cas absolu ou nominatif, comprend les cinq cas que voici:

Accusatif:	<i>-be</i>
Génitif:	<i>-i, -ni</i>
Datif-Locatif:	<i>-de</i>
Ablatif:	<i>-ci</i>
Terminatif:	<i>-tala, -tele</i>

¹⁾ Bien entendu, ces remarques valent également pour d'autres langues que le mandjou. Le rôle du pluriel dans la structure d'une langue pose des problèmes que les grammairiens, en général, préfèrent ignorer.

Le cas échéant ces suffixes se mettent après le suffixe du pluriel.

24. L'accusatif, en général, désigne le complément d'objet quand celui-ci est défini: *bithe-be arambi* „écrire un livre” s'oppose donc à *bithe arambi* „écrire des livres”. Dans *emgeri sini boo-be takaha kai* „en effet, une fois que j'ai fait connaissance de ta maison”, l'objet est bien défini puisque la maison est celle de l'interlocuteur. Il ressort indirectement de ceci que le suffixe *-be* ne sera guère employé avec le pluriel à moins que la pluralité ait un caractère global, donc défini: *eiten jaka-be* „toutes les affaires (acc.)”. Par suite de cette limitation, l'usage de l'accusatif pour indiquer le rôle d'un mot est assez restreint.

Par contre l'emploi du suffixe *-be* pour marquer une proposition subordonnée complément d'objet est très répandu. Le suffixe fonctionnel apparaîtra quelquefois en conjonction avec les noms verbaux de l'aspect accompli (*-ha*) ou inaccompli (*-ra*).

Zevang Rabtan. meni genehe-be donjifi „Zevang Rabtan ayant entendu ma venue = ayant entendu que j'étais venu”. — *ini ahûn G'aldan Danjin-de ačabuha ačabuhakû-be. bi sarakû* „Je ne sais pas si elle a rencontré son fils aîné Galdan Danjin.” — *hafan oğoro-be buyembi* „(Il) désire être fonctionnaire” — *ere gisun. yargiyan tašan-be sarakû* „Je ne sais pas si ces mots sont justes ou faux.”

25. Les suffixes *-i* et *-ni* du génitif ont des fonctions identiques, mais la seconde forme ne s'emploie qu'avec des mots d'origine chinoise.

Ce suffixe fonctionnel désigne un substantif complément déterminatif d'un autre nom.

Dans la majorité des cas le suffixe indique le possesseur dans un rapport de possession: *han-i ba* „le territoire du roi”. Il ne faudra, cependant, pas perdre de vue que le principe qui gouverne les syntagmes de ce type est de qualification plutôt que de rapport de possession pris dans un sens logique: *boo-i ejen* „le maître de la maison”.

Le suffixe *-i* est souvent employé pour indiquer un complément d'instrument: *sele futa-be suhe-i efulefi* „après avoir cassé la chaîne de fer avec une hache”. La phrase suivante peut servir d'illustration au double emploi de ce suffixe: *Wen wang irgen-i hûsun-i karan araha* „Wen wang fit (bâtit) la tour par la force du peuple.”

Quelque fois le suffixe *-i* désigne un complément de lieu: *tuba-i tacin* „l'usage de là-bas”.

26. Les trois suffixes locatifs: datif-locatif, ablatif et terminatif, désignent d'ordinaire les noms compléments de lieu ou de temps.

27. Le suffixe *-de* marque ou bien le point d'aboutissement d'un mouvement: *Suđeo-de genembi* „aller à Suđeo”, ou bien l'endroit où

s'accomplit une action: *Ili-de tehembi* „séjourner à Ili”. En fonction temporelle: *Tang gurun-i fon-de* „au temps de la dynastie Tang”.

Comme complément d'attribution: *ere niyalma-de buhe* „il donna à cet homme”.

Le suffixe *-de* sert aussi à établir un rapport de simultanéité entre deux propositions. Dans cet emploi il s'ajoute au prédicat de la proposition subordonnée.

suveni baihanjiha-de ainu anduhûri ombi „Quand vous êtes venus avec des demandes, pourquoi (les) aurais-je refusées?” — *agûra ašateme turulara-de ememungge. tanggû okson-i dubede iliha* „Certains, lorsqu'ils fuient en trainant derrière eux les armes, s'arrêtent au bout de cent pas.”

28. Le suffixe *-ci* marque le point de départ d'un mouvement: *boo-ci aljami* „partir de la maison”.

Dans un syntagme de comparaison *-ci* indique l'élément de base: *ama-ci amba* „plus grand que le père”.

29. Le suffixe *-tala, -tele*, d'usage peu fréquent, marque le lieu ou le temps d'aboutissement: *yamjitala* „jusqu'au soir”.

30. Les suffixes fonctionnels peuvent s'ajouter en principe à n'importe quelle base nominale, et la „déclinaison” des pronoms et des noms de nombre ne diffère pas sensiblement de celle des substantifs: *tere juve-be vaki* „nous voulons tuer ces deux”.

31. Le pronom personnel présente, dans la première personne du pluriel, deux formes, *be* et *muse*, dont la première est exclusive et la seconde inclusive.

Le génitif des pronoms personnels sert d'adjectif possessif: *mini ama* „mon père”. Pour indiquer la pluralité des possessions le mandjou se sert des suffixes de pluriel, mais là encore la tendance d'éviter l'emploi du pluriel est nettement marquée. Les pronoms possessifs sont formés par l'adjonction du suffixe *-ngge*, formant des adjectifs, au génitif du pronom personnel: *miningge* „le mien”.

Les pronoms démonstratifs reçoivent normalement les suffixes fonctionnels. Un *t-* initial distingue les formes lointaines des démonstratifs prochains: *ere, uba* „celui-ci”, *tere, tuba* „celui-là”. Les pronoms démonstratifs ne s'accordent pas avec le nom auquel ils se rapportent.

32. La numération est décimale, avec un terme spécial pour 15: *tofohon*. — Comme nous l'avons déjà dit, les noms de nombre peuvent recevoir des suffixes fonctionnels.

33. Dans la plupart des langues on peut préciser par des signes la personne, sujet ou objet, le temps, l'aspect, le mode etc. de l'action énoncée par la racine verbale. Le mandjou ne se sert guère de toutes ces

possibilités et présente un système verbal d'une grande pauvreté. On peut dire sans risque d'exagération que dans les grammaires courantes les caractéristiques de ce système ont été totalement méconnues. L'exposé que j'en donne ici et qui reprend, souvent textuellement, des observations plus anciennes, peut et doit être amélioré. Je suis cependant convaincu qu'il donne du verbe mandjou une image suffisamment fidèle pour qu'elle soit utile non seulement aux études altaïques mais aussi à la linguistique générale.

34. Le verbe mandjou ne dispose pas de désinences personnelles. Le sujet de l'action énoncée par le verbe est le sujet de la proposition et la forme verbale ne comporte aucun indice permettant un renvoi à ce sujet. Elle peut avoir la valeur de n'importe quelle personne dans le singulier ou dans le pluriel. Prenons, par exemple, les deux phrases, qui se suivent dans le texte d'où elles sont tirées: *aibide genembi* „où allez-vous (ou: vas-tu) ?”, *bi the hulaname genembi* „je vais étudier”. *Genembi* est employé dans ces deux phrases indistinctement pour la première ou la deuxième personne du singulier.

Pour remplacer les marques personnelles, le mandjou peut faire usage des pronoms personnels. Dans cet emploi les pronoms figurent tantôt au génitif: *bi sarakui* „je ne sais pas”, *injeci ini jalin urgunjembi* „s'il rit je (m'en) réjouis”, *Zevang Rabtan meni genehe-be donjifi* „Zevang Rabtan ayant entendu que j'étais venu ... (mot-à-mot: ma venue ayant entendue)”. On notera que le génitif (*ini*, *meni*) du pronom se place soit avant soit après les formes auxquelles il se rapporte et qui, comme nous allons le voir, sont, à proprement parler, des formes nominales.

On pourrait mentionner sous ce chef le suffixe *-la*, *-le*, d'usage assez mal défini, qui s'ajoute aux formes *-ha* et *-ra*. Il indique la pluralité du sujet mais ne se rapporte qu'à la 3e personne: *boode bisirele jaka yooni getereke* „Tous les objets se trouvant dans la maison brillaient.”

35. Les suffixes désinentiels du verbe mandjou peuvent remplir deux fonctions distinctes. La première consiste à préciser l'action énoncée par le verbe, tandis que la deuxième sert à indiquer le rôle que le verbe joue dans la phrase. Cette dernière constatation est particulièrement importante car elle implique qu'en général les formes employées comme prédicat d'une proposition principale diffèrent de celles employées comme prédicat d'une proposition subordonnée. Cette distinction est tellement importante qu'elle servira de base à notre classement des formes verbales mandjouses.

36. Les dictionnaires et grammaires mandjous indigènes enregistrent les verbes sous une forme en *-mbi*, qu'aucuns considèrent comme

l'équivalent d'un infinitif et d'autres comme un signe du présent.

Or, en fait, cette forme ne situe pas dans le temps le procès exprimé par le verbe. Une des raisons de la confusion qui règne au sujet de la définition exacte de cette forme est, à mon avis, que — quoique le sujet parlant ne situe pas dans le temps l'action qu'il énonce — il est loisible à son interlocuteur de pallier à ce manque. On peut traduire, ou comprendre, une forme en *-mbi* par le présent ou le futur, pour la bonne raison qu'elle ne correspond ni à l'un ni à l'autre exclusivement. On peut dire que la forme en *-mbi* énonce un procès, en général, sans y apporter aucune précision.

Le suffixe *-mbi* ne situe pas dans le temps le procès; il ne précise pas non plus l'état du procès au moment de son énoncé. C'est la forme employée pour une assertion générale: *ambasa saisa gisun-de elhe. yabun-de dačun buyembi* „Les sages désirent la paix dans la parole et la vigueur dans l'action.” — *ainu urunakû aisi-be hendumbi* „Pourquoi est-il nécessaire de parler profit?”

Cependant, l'imprécision de cette forme est plutôt apparente que réelle. En effet, tout procès peut être envisagé soit comme accompli, soit comme inaccompli, les procès „restant à accomplir” appartenant forcément à cette deuxième catégorie. Or, le fait de ne pas préciser le caractère accompli du procès sous-entend une indication contraire, celle du non-accomplissement du procès au moment de son énoncé. Il va aussi sans dire que la plupart des procès non-accomplis se situent, au moins partiellement, dans le présent. C'est pour cette raison que, en général, les formes en *-mbi* peuvent être rendues dans une autre langue par le présent.

Il me semble que si nous employons le terme „aspect” pour désigner l'état du procès envisagé subjectivement par le sujet parlant, nous ne péchons ni contre la terminologie traditionnelle ni contre la grammaire mandjoue en désignant les formes en *-mbi* comme présentant un „aspect neutre”.

Comme signe fonctionnel le suffixe *-mbi* indique que le verbe est le prédicat de la proposition principale: *uhei Hû-kuvan-i hûdai ba oho adali ferguwenducibe. ulanjiha Fan Siyei-i gisun-be bi kemuni gûninjambi* „Quoique ils aient tous admiré (le temple) comme s'il avait été le marché de Hû-kuvan, j'ai néanmoins pensé aux paroles transmis de Fan Siyei.” Quoique le „temps” de cette phrase soit certainement le passé, le prédicat de la proposition principale a la forme de l'aspect neutre, le sujet parlant ne voulant pas indiquer si le procès est accompli ou non au moment où il raconte l'évènement.

Le suffixe *-mbi* est, par excellence, la forme verbale par opposition aux formes nominales dérivées d'une base verbale. C'est elle qui exprime l'idée verbale sous sa forme la plus pure: elle énonce simplement le procès. Je serais tenté de l'identifier, sous ce rapport, avec l'infinitif. Les dictionnaires mandjou-mongols mettent en face des formes en *-mbi* mandjous l'infinitif mongol. Seulement l'infinitif est considéré dans nos langues comme une forme nominale par opposition aux formes personnelles, distinction qui perd — comme nous allons le voir — toute sa valeur en mandjou.

L'étymologie de ce suffixe rendra ce fait encore plus compréhensible. Il s'agit, en principe, de l'adjonction du verbe „être” *bi-* à un nom quelconque. Si l'on prend en considération d'une part le fait que la grande majorité des mots mandjous se terminent par une voyelle, d'autres part l'instabilité du *-n* final dit paragogique, on peut, par une assimilation *nb > mb*, aisément expliquer le suffixe *-mbi*. Ce procédé apparaît très clairement dans des cas tels *bayan* „riche” ~ *bayambi* „être riche”, *edun* „vent” ~ *edumbi* „venter”. A la lumière de ces faits on comprend d'ailleurs mieux le vrai caractère des racines verbo-nominales: *yamji* „soir” est une racine nominale, c'est-à-dire un nom, qui ne devient verbe que lorsque l'on y joint l'idée d'„être” *bi*: *yamjimbi* „le soir tombe”. Le comportement de certains emprunts faits au mongol paraît soutenir cette théorie. Le mandjou a emprunté des racines purement verbales, dont il n'a cependant pas réalisé le vrai caractère, mais qu'il considérait comme nominales. Ainsi le verbe mongol *yabu-qu* „aller” est devenu en mandjou *yabu-mbi* > **yabu + n + bi*, où le *n* est un suffixe de dérivation mandjou-mongol servant à la formation d'adverbes déverbaux. *yabumbi* signifie donc littéralement: „marchant être”.

37. Les formes en *-ha* (*-ka*, *-he*, *-ke*, *-ho*, *-ko*) sont couramment considérées comme le „passé” et on les classe parmi les formes personnelles du verbe. La réalité est cependant tout à fait différente.

Tout d'abord nous constaterons que les formes en *-ha* sont nominales et, plus particulièrement, adjectives: elles attribuent une action à un concept qu'elles déterminent de ce fait. Précisons que l'action déterminante se trouve déjà accomplie au moment de son énoncé: *foloho bithe* „un livre imprimé”, *henduhe gisun* „un mot dit”. Des constructions turques de ce type sont désignées par M. Deny sous le nom de participes quasi-passifs, parce que ces participes expriment une action passive sans recevoir pour cela le modificateur de la voix passive.

Le caractère nominal de cette forme ressort sans ambiguïté de ce qu'elle peut recevoir les suffixes fonctionnels des bases nominales:

Zevang Rabtan meni genehe-be donjifi „Zevang Rabtan ayant entendu que j'étais venu (mot-à-mot: ma venue ayant entendue)”.

La forme en *-ha* exprime un état résultant d'un procès accompli. Dans l'exemple suscité l'état résultant de l'action énoncée, à savoir de la „venue” du sujet parlant, dure toujours: le sujet se trouve là où l'action l'avait amené. Cet état résultant d'un procès accompli peut qualifier un concept; la forme en *-ha* joue dans ces cas le rôle d'un adjectif qualificatif: *foloho bithe* „un livre imprimé”. Mais elle peut également servir d'adjectif attributif et, comme tel, servir de prédicat à une phrase nominale: *Lazang-ni sargan.   i Surza. duleke aniya. ninggun biyade. meni Ili-de isinjiha.* „L'année dernière, au sixième mois, la femme de Lazang et l'enfant Surza sont arrivés chez nous à l'Ili.” — *ciyanliyang-be guvebuhe* „(vous) avez fait remettre les impôts”. —

C'est ce dernier emploi qui a pu donner le change aux grammairiens quant au véritable caractère de la forme en *-ha*, que je proposerais de nommer la forme de „l'aspect accompli”. L'aspect accompli employé comme adjectif précède le mot qualifié tandis que faisant fonction de prédicat, il se trouve à la fin de la proposition. L'emploi prédicatif est limité aux propositions principales ou indépendantes.

38. La forme de l'aspect accompli peut être élargie par le verbe „  tre” *bi*. Le suffixe ainsi obtenu: *-habi* sert à construire une forme que l'on pourrait éventuellement désigner comme un présent du perfectum. Souvent elle indique la continuation dans le présent d'une action qui était déjà accomplie dans le passé: *meni taiji ne kemuni Ili-de tehebi* „Notre prince a séjourné (et séjourne toujours) dans la région de l'Ili.” Souvent c'est l'état résultant d'une action accomplie dans le passé qui dure au moment de l'énoncé: *tere nergin-de Isukei batur dubehebi* „A ce moment Isukei batur mourut (et il est toujours mort).”

La différence entre les formes en *-ha* et en *-habi* est difficilement définissable. L'emploi des deux formes semble souvent coïncider. La forme en *-habi* nous aide à mieux comprendre la forme en *-mbi*, et nous apporte un témoignage supplémentaire sur le caractère nominal de la forme en *-ha*. Tout comme l'adjonction du verbe „  tre” *bi* „verbalise” un nom en y adjoignant le concept „procès”, la forme en *-ha*, nominale devient proprement verbale par le même procédé. Les formes en *-habi* ne peuvent pas être déclinées et sont toujours utilisées prédicativement dans une proposition principale ou indépendante.

39. Le suffixe *-ha* peut s'ajouter au suffixe de l'aspect neutre *-mbi*. Le suffixe ainsi formé: *-mbiha* semble indiquer une action déjà accomplie mais qui était d'une certaine durée, habituelle ou répétée. Bien entendu

— puisque la forme comprend *bi*, le verbe par excellence — seules les propositions indépendantes ou principales font usage de ces formes: *amba ajige uhei sinde čoochalaki dailaki sembihe* „Les grands et les petits, en accord, disaient (mais depuis ont cessé de la dire): nous voulons entrer en campagne contre toi et t'attaquer.” — *bi došhon ursei boode amtanggai jaka ĵembihe* „Dans la maison de gens aimables j'ai mangé de la nourriture savoureuse.”

40. L'aspect „inaccompli” du verbe mandjou est formé moyennant le suffixe *-ra* (*-re*, *-ro*). Dans les grammaires européennes cette forme est, en général, désignée comme celle du futur. En réalité, là encore, nous sommes en présence d'une forme adjectivale qui, à l'instar de la forme en *-ha*, détermine un concept en lui attribuant une action. Seulement cette action déterminante est encore en cours au moment de son énoncé: *tarire ihan* „un bœuf labourant / un bœuf qui laboure / un bœuf de labour”, *yabure niyalma* „un homme allant', un voyageur”.

Dans ces constructions la forme verbale est censée être dans la voix active, et le nom déterminé est le sujet logique du verbe. Quelquefois cependant ces formes peuvent encore exprimer une action passive — tout en demeurant morphologiquement dans la voix active — dont le nom déterminé est le régime logique: *ĵetere orho* „l'herbe que l'on mange”.

Employées seules, les formes de l'aspect inaccompli prennent la signification d'infinitifs. Elles rejoignent dans cet emploi la forme en *-mbi* de l'aspect neutre.

Les formes en *-ra* sont déclinables: *hasan oĵoro-be buyembi* „il désire être fonctionnaire (mot-à-mot: fonctionnaire être il désire)”. — *bolori abalara-de geren-i hargašanĵire ba* „L'endroit où, lorsqu'ils chassent (loc.) en automne, les gens se présentent à l'audience.”

Employée comme prédicat, la forme en *-ra* est placée à la fin de la proposition principale ou indépendante. Cet emploi est assez rare: *bi sinde tacibure* „Je t'apprendrai”. L'emploi de la forme négative comme prédicat est plus fréquent, mais il est possible que le véritable prédicat de ces propositions soit la particule de négation *akú*: *bi sarakú* „je ne sais pas”, *ilibuha doro-be tuvagirakú* „Je n'ai pas respecté la loi promulguée.” Sans doute cette construction est du type: „Je ne suis pas un respecteur de la loi.”

41. L'impératif peut également servir de prédicat à une proposition principale ou indépendante. Comme nous l'avons déjà dit, la forme de l'impératif est celle de la racine du verbe. Cependant, dans un certain nombre de cas, l'impératif présente des formes irrégulières. Ainsi, par exemple, l'impératif du verbe *o-* „être” n'est pas **o-*, mais *oso-*: *gisurere*

jabure-de urunakû dahashûn oso „En ce que tu dis et en ce que tu réponds sois toujours docile.”

42. Les suffixes *-ki* et *-kini* servent d'optatif, c'est-à-dire ils expriment le désir du sujet parlant de voir s'accomplir le procès énoncé. L'optatif est toujours le prédicat de la proposition principale. Il est assez difficile d'établir avec exactitude les règles qui président à l'emploi respectif de *-ki* et de *-kini*. Il semble cependant que le premier soit employé pour la 1^{ère}, et *-kini* pour les 2^e et 3^e personnes, singulier ou pluriel. — *tere juve-be vaki* „Je désire (nous désirons) tuer ces deux-là.” — *amba ajige uhei sinde čoohalaki dailaki sembihe* „Les grands et les petits, en accord, disaient: „Nous voulons entrer en campagne contre toi et t'attaquer.” — *isclerengge-be uthai vame tabcilame yabukini*. „Qu'ils aillent tuant et pillant ceux qui résistent!”

Je ne pense pas que, malgré les apparences, nous soyons en face d'une vraie distinction de personne. Que le sujet parlant désire accomplir une action ou qu'il veuille la voir accomplir par autrui, il y a là plus qu'une simple distinction de „personnes”. Dans le premier cas l'optatif a une nuance de futur: „je désire accomplir” = „je vais accomplir”, tandis que dans le second il s'apparente à l'impératif: „je désire que tu accomplisses” = „accomplis!”. — *ereci ilan minggan čooha-be gabsihiyalabufi. Ulan Usu deri geneŋi Turfan-be dasihikini*. „Que trois mille hommes de ceux-ci fassent une marche forcée, avancent le long du Ulan Usu et attaquent Turfan!” — *mimbe vaci vakini* „Si vous voulez tuer, tuez moi!”

Le mandjou manque donc de moyens morphologiques pour exprimer un désir autre que celui du sujet parlant; il peut cependant indiquer la personne appelée à accomplir l'action désirée.

43. Les suffixes verbaux énumérés dans les paragraphes 37-43 servent ou peuvent servir à indiquer le prédicat d'une proposition principale. Une autre catégorie de suffixes désigne le prédicat de la proposition subordonnée.

44. Dans cette catégorie nous devons mentionner tout d'abord des suffixes formant des adverbes déverbaux. Ces formes ou bien servent à qualifier un verbe, ou bien, employées comme prédicats, elles indiquent le rapport — dans le temps ou dans le degré d'accomplissement de l'action — entre les propositions principale et subordonnée.

45. La forme en *-fi* (avec une variante *-pi*), que nous désignerons comme celle de l'aspect accompli, indique ou bien que le procès qualifiant un autre procès est accompli ou bien que le procès énoncé dans la proposition subordonnée était accompli au moment où le procès de la proposition principale eut lieu.

Dans l'emploi adverbial le caractère „accompli” de l'action qualificative est à peine sensible: *monggon sampi tuvambi* „voir en tendant le cou (mot-à-mot: cou ayant tendu voir”). D'ailleurs cet emploi est assez rare, et la langue préfère recourir à la forme *-me*. D'autant plus fréquents sont les cas où, employée comme prédicat de la proposition subordonnée, la forme en *-fi* marque l'antériorité de celle-ci par rapport à la proposition principale. — *Lazang han-i bade isinafi afahabi* „Ayant atteint le territoire de Lazang han (ils) ont attaqué.” — *Sulde han-be vafi. Tokmok-i urse-be ejelehe.* „Ayant tué Sulde han, il a soumis le peuple de Tokmok.”

Souvent cette antériorité ne se rapporte qu'à une action secondaire indiquée dans la proposition subordonnée, action qui, du point de vue mandjou, qualifie une autre, énoncée dans la même proposition, et qui n'est nécessairement ni antérieure à celle de la proposition principale, ni accomplie. Prenons comme exemple la phrase suivante: *Vangčuk han ubašafi fargame jidere-de ežen jili banjifi čoocha fidefi dailanaha.* „Quand Vangčuk han, s'étant révolté, est passé à l'attaque ¹⁾, le seigneur, s'étant mis en colère, a réparti les troupes et s'est mis en campagne.” Là, l'action de Vangčuk dure encore au moment où l'action du seigneur s'engage. Mais l'attaque de Vangčuk débute quand une autre action de ce même sujet, à savoir l'action de se révolter (*ubaša-*) est déjà accomplie. De même, dans la proposition principale, les deux actions accomplies par le seigneur — à savoir: se mettre en colère (*jili bānji-*) et repartir les troupes (*čoocha fide-*) — sont antérieures à l'attaque mais non pas à l'action de Vangčuk. Du point de vue du narrateur les actions des deux antagonistes sont simultanées (cf. *jidere-de*) et accomplies (puisque le prédicat de la principale, *dailanaha*, emploie la forme de l'aspect accompli).

46. Le suffixe *-me* de l'aspect inaccompli est utilisé soit pour coordonner les procès qualifiant et qualifié soit pour exprimer, ou bien la simultanéité des procès exprimés dans les propositions subordonnée et principale, ou bien la continuité du procès exprimé par la première. — *girkūme tacire* „apprendre en se concentrant (= diligemment)” — *urgunžendume ferguvembi* „(ils) se réjouissent et s'étonnent” ²⁾ — *ubai irgen-be. birai dergi bade guribume. tubai žeku-be birai ebergi bade guribuhe.* „J'ai transféré les gens d'ici à l'est du fleuve; le ravitaillement de là-bas je (l'ai) transféré en-deçà du fleuve.” — Dans cette phrase *guribume* et *guribuhe* ont la même valeur. Là où nous sentons deux propositions indépendantes le mandjou s'exprime par des propositions subordonnées.

Hasar-i gabtan. Belgedei-i mangga-de harangga-be karmatame. oshon

¹⁾ Mot-à-mot: „est allé en poursuivant”.

²⁾ Mot-à-mot: „se réjouissant s'étonner”.

ninng-e-be vembuhebi. „Le tir de Hasar et la force de Belgedei protégeaient les subordonnés et (par ce tir et par cette force) (ceux qui furent) terribles se sont laissés s'améliorer.” — La protection et l'amélioration vont de pair. Du point de vue du narrateur les deux procès sont simultanés et accomplis.

Souvent, le caractère vague, inaccompli, des formes en *-me* les fait paraître comme les prédicats d'une proposition principale: *Yaksa-i bade tehe Oros-i niyalma. eiten jaka-be gemu Čagan han-i bade amasi gocibume.* „Les Russes habitant au lieudit Yaksa, ainsi que tous leurs biens se retireront au territoire du Čagan han” ¹⁾. En fait, pour le sens linguistique mandjou, des phrases de ce type sont des propositions subordonnées dépendantes, pour prendre notre cas spécifique, de la proposition principale que forme le cadre général du contrat d'où cette phrase est extraite.

La forme en *-me* est souvent employée pour introduire un discours direct ou indirect: *vang hendume* „le roi dit” (présent ou passé) et remplace la conjonction „que”, inexistante en mandjou. Ce sont les paroles rapportées qui forment la proposition principale et la valeur du verbe qui l'introduit (*hendume*) sera fonction de la valeur du verbe de la proposition principale.

47. Les formes en *-fi* et en *-me* servent de prédicats à des propositions subordonnées qui marquent un fait accompli ou inaccompli — donc réel ou regardé comme tel — par rapport au procès énoncé par le prédicat de la proposition principale: elles sont à l'indicatif. Signalons à ce propos que les noms prédicats de phrases nominales sont toujours censés être à l'indicatif. Dans les formes suivantes le sujet parlant exprime son opinion subjective sur la relation qui existe entre les procès énoncés dans les propositions successives.

48. Le suffixe *-ci* marque, la plupart du temps, un conditionnel. Les phrases exprimant une condition comportent deux propositions dont la première énonce la condition et la seconde en contient la conséquence. Contrairement à ce qui se passe en français, c'est toujours le verbe de la proposition subordonnée qui se met au conditionnel: *niyalma-de tusa araci. beye-de tusa ombi.* „Si on procure du profit aux hommes, on profite soi-même.” — *injeci ini ĵalin urgunĵembi. songgoci ini ĵalin ališambi.* „S'il rit je m'en réjouis, s'il pleure je m'en afflige.”

49. Le suffixe *-cibe* est employé comme prédicat des propositions subordonnées concessives, c'est-à-dire dans des cas où le contenu de la

¹⁾ C'est-à-dire l'Empereur Russe.

proposition principale est, à l'avis du sujet parlant, en contradiction logique avec celui de la proposition subordonnée.

ume ebšere secibe. geren irgen ĵusei adali jihe. „Quoiqu'il eut dit de ne pas se dépêcher, le peuple vint tel des enfants.” La traduction française ne peut pas rendre l'imprécision de la forme mandjoue qui ne comporte aucune indication quant au temps ou à l'aspect de l'action énoncée. — *uheri gurun-de sargan ĵuse hehesi labdu bicibe. unenggi hesebungge hūtur- ringga-be eĵen bulekušembidere,* „Quoique dans tous les pays il y ait des jeunes filles et des femmes, le seigneur daignera, sans doute, prendre connaissance (de celles) qui sont fortunées et heureuses” ¹⁾.

50. Il est difficile d'établir le caractère exact des formes *-ci* et *-cibe*. Dans des propositions comme *inĵeci ini ĵalin urgunĵembi* „S'il rit je m'en réjouis” l'emploi du génitif du pronom (*ini*) comme marque personnelle suggère que, là encore, nous avons à faire à une forme nominale. Quant à *-cibe*, il pourrait bien contenir le suffixe *-ci* ²⁾.

51. Les formes adjectives et adverbiales énumérées plus haut (paragraphes 38, 41, 46, 47) n'ont, à mon avis, aucun lien organique avec les formes en *-bi*. Elles diffèrent des adjectifs et adverbes ordinaires en ce que la qualification respectivement nominale et verbale, qu'elles apportent comporte un élément „temporel” et de „durée”. Je ne pense pas qu'à l'origine — époque dont le vague ne m'échappe point — ces formes aient été senties comme apparentées aux formes en *-bi*. Les raisons pour lesquelles les mêmes racines nominales peuvent être élargies soit par *-bi* soit par un des suffixes dits d'adjectif ou d'adverbe verbal, ne sont pas morphologiques mais sémantiques.

SYNTAXE ³⁾

52. La grande règle syntaxique des langues ouralo-altaïques „le déterminant précède le déterminé” régit également la phrase mandjoue. Elle s'applique aussi bien à l'ordre des mots qu'à l'ordre des propositions. L'examen des exemples donnés au cours de cet article le démontrera

¹⁾ D'être dès à présent à sa disposition. = Nous.

²⁾ W. Korwicz, *En marge des lettres des il-khans de Perse* (Collectanea Orientalia No. 4, 1933, p. 39), en étudiant quelques constructions mongoles, exprime l'opinion que voici: „On peut conjecturer ici qu'en mandchou, le gérondif correspondant avec la désinence *-cibe*, s'est également comue en mongol formé du gérondif conditionnel, avec adjonction de la particule *ber*.” Quelle que soit l'étymologie du suffixe, il paraît probable que le concessif mandjou dérive du conditionnel. Des cas semblables sont bien attestés en mongol. Cf. N. N. Porre, *Introduction to Mongolian comparative studies* (MSFOu. CX, 1955), p. 283.

³⁾ Les remarques prémonitoires faites dans l'Introduction sur le caractère tentatif de ce travail sont particulièrement valable à l'égard de la syntaxe. D'ailleurs il ne pouvait être question d'envisager une présentation tant soit peu complète des faits dans l'espace restreint dont nous disposons.

amplement. Il s'ensuit, que la proposition principale se place toujours à la fin de la phrase et se trouve précédée par les propositions subordonnées, souvent très nombreuses, qui la qualifient et qui sont liées à elle par des formes verbales spéciales.

53. La qualification d'un nom se fait soit par juxtaposition, soit moyennant le suffixe génitif *-i*: *sele futa* „chaîne de fer”, *Oros-i niyalma* „homme russe”.

54. Dans un rapport de possession le suffixe du génitif indique le possesseur. Le mot désignant la possession ne porte aucun indice mais suit immédiatement le mot pourvu du suffixe du génitif: *han-i ba* „le territoire du roi”. (Cf. aussi para. 25).

Comme en général les langues ouralo-altaïques, le mandjou n'a pas de verbe „avoir”. Des syntagmes attributifs suppléent au manque. Ils se composent du verbe „être” *bi-*, ou d'un mot marquant la non-existence, précédé des mots désignant la possession. Le mot désignant le possesseur est parfois marqué par le suffixe du datif-locatif. — *ĵaka-de da dube bi* „Les choses ont leur commencement et leur fin.” — Dans les propositions négatives *akû* remplace *bi*: *niyalma indahûn yali-be ĵeme sirabure čooĥa dahalara kunesun akû*. „Les hommes, mangeant de la viande de chien, n'ont ni réserves ni provisions.” — Dans les phrases nominales *bi* est remplacé par le nom prédicat: *Pičan-i urse-de ulĥa komso* „Les gens de Pičan ont peu de bétails.”

55. Le sujet logique de certains syntagmes nominaux est un verbe. Ces constructions se rapprochent de, et peuvent être traduits par, la construction française *à + infinitif*. En mandjou l'action-sujet est indiqué par la forme en *-ra* + le suffixe du datif-locatif: *tacire-de mangga* „difficile à apprendre”.

56. La juxtaposition remplace la conjonction „et”, absente en mandjou: *Lazang-ni sargan. ĵui Surza* „la femme de Lazang et l'enfant Surza”, *amba ajige* „les grands et les petits”.

Les liens établis par la juxtaposition sont tellement forts que les suffixes fonctionnels n'affectent non seulement le mot qu'ils suivent mais aussi les noms au cas absolu qui le précèdent: *hesebungge ĥûtringga-be* „celles (acc.) qui sont fortunées et heureuses”, *mukšan ĵeyengge-i* „avec un bâton et avec une épée”.

57. Les syntagmes de comparaison sont construits moyennant le suffixe de l'ablatif: *sinci mangga* „plus fort que toi”.

58. La langue se sert très peu du pluriel. La pluralité déterminée est, en général, exprimée par des adjectifs numéraux. En liaison avec des adjectifs numéraux cardinaux le mot qualifié reste, la plupart du temps,

au singulier ¹⁾: *juve gisun* „deux mots”, *sunja niyalma* „cinq hommes”. On fait également usage de termes multiplicatifs. Ceux-ci se présentent conjointement avec un adjectif numéral qui les qualifie, et les deux mots sont, à leur tour, qualifiés par le mot désignant la notion dont on veut indiquer la pluralité. Dans le syntagme *tubihe nadan fali* „sept pièces de fruits”, le mot *tubihe* „fruit” qualifie les „sept pièces”. — Le suffixe du pluriel sert à former des noms collectifs: *Gendum-se* „Gendum et les siens = les Gendums”.

59. L'ordre des mots en mandjou a été trop peu étudié pour que l'on puisse en donner ici une description concise et exacte. On devra se contenter de quelques règles générales.

Le prédicat se place toujours à la fin de la proposition. Dans l'ordre habituel des mots, la phrase débute par le sujet qui, toutefois, peut être précédé par ses qualificatifs. Les différents compléments s'intercalent entre sujet et prédicat: *Lazang-ni sargan. juvi Surza. duleke aniya.*

ninggun biyade. meni Ili-de isinjiha. „l'année dernière, au sixième mois,
 „La femme de Lazang et l'enfant Surza sont arrivés chez nous à l'Ili.”²⁾
bi juvan aniya funčeme nikan bihe taciha „J'ai étudié le chinois (pendant)
 plus de dix ans.”

60. Le prédicat peut être purement nominal: *minu gebu Bar* „mon nom (est) Bar”, *doro juve* „(il y a) deux doctrines”. La valeur d'un prédicat nominal est celle des formes verbales en *-mbi*. Le prédicat des phrases nominales négatives est la particule de non-existence *akû*: *somishûn-ci iletungge akû* „Rien n'est plus apparent que ce qui est caché.” — *jai sunja aima-be donjihakû* „On n'entendit plus (parler) des cinq autres tribus.”

61. Le complément d'objet, marqué ou non par le suffixe de l'accusatif, se place en général immédiatement devant le prédicat: *Hasar-i gabtan. Belgedei-i mangga-de harangga-be karmatame. oshon ningge-be vembuhebi.* „Le tir de Hasar et la force de Belgetei protégeaient les subordonnés et, (par ce tir et par cette force) (ceux qui furent) terribles se sont laissés améliorer.” — Les exceptions abondent: *ubai irgen-be birai dergi bade guribume.* „J'ai transféré les gens d'ici à l'est du fleuve.” — Le prédicat peut avoir plusieurs compléments d'objet: *ambasa saisa gisun-de elhe. yabun-de dačun buyembi* „Les sages désirent la paix dans la parole et la vigueur dans l'action.”

¹⁾ La question a été étudiée par GERHARD DOERFER, *Der Numerus nach Zahlwörtern im Mandchu* (Studia Altaica, Poppe Festschrift, 1957, pp. 46-50).

²⁾ Les numéros marquent l'ordre des mots dans la phrase mandjoue.

62. Les propositions interrogatives sont introduites par une particule interrogative, telle *ainu* „pourquoi?”. — *suveni baihanjiha-de ainu anduhûri ombi* „Quand vous-êtes venus avec des demandes, pourquoi (les) aurais-je refusées?” — La question peut être accentuée par l'adjonction d'un suffixe interrogatif, par exemple *-ni*, au prédicat de la proposition: *ainu urunakû aisi-be hendumbini* „Pourquoi est-il nécessaire de parler profit?” — Les propositions disjonctives se construisent en juxtaposant dans une proposition subordonnée complément d'objet les termes de l'alternative: *ini ahûn G'aldan Danjin-de ačabuha ačabuhakû-be. bi sarakû* „Je ne sais pas si elle a rencontré son fils aîné Galdan Danjin.”

63. Le prédicat des propositions impératives se met soit à l'impératif soit à l'optatif, cf. para. 41 et 42. L'interdiction s'exprime par la forme de l'aspect inaccompli (*-ra, -re*), précédée de la particule négative *ume*: *wang. han-i dasan-be yabuki seci. ume efulere* „Si votre Majesté désire pratiquer le gouvernement royal, il ne faut pas qu'il détruise (cette tour).” — *beyede isirakûnge-de ume gučulere* „Ne vous liez pas d'amitié avec ceux qui ne vous égalent pas.”

64. Les propositions subordonnées qui, comme nous l'avons déjà dit, précèdent la proposition principale, peuvent remplir diverses fonctions. La liaison entre les deux propositions de fait soit par des suffixes fonctionnels, soit par certaines formes verbales employées prédicativement.

65. La proposition sujet n'est pas spécialement marquée. L'absence, en mandjou, de pronoms ou de conjonctions relatifs fait la langue recourir à des constructions adjectivales: *ežen-be iliburengge. ežen-be haisandarange kai* „Celui qui modère le prince, aime le prince.”

66. Les propositions subordonnées complément d'objet se rattachent à la principale par le suffixe de l'accusatif *-be*. *ere ulame donjiha gisun. yargiyan tašan-be sarakû* „Je ne sais pas si ces mots que j'ai ouïs dire sont vrais ou faux.” — Souvent la proposition complément d'objet ne comporte aucune marque formelle: *tere baita-be sartabure ayoo sembi* „Il craint que cette affaire ne soit remise.”

67. La construction des propositions subordonnées causales dépend du rapport de temps qui existe entre elles et la proposition principale.

Si la cause exprimée par la subordonnée existe toujours au moment où l'action qu'elle détermine, et qui est exprimée par la principale, a lieu, la construction se fait — la plupart du temps-avec la postposition *dahame*. Celle-ci n'est que la forme en *-me* du verbe *daha-* „suivre, se soumettre, obéir”. — *vang. afara-de amuran-be dahame. afara-be ʃafafi duibuleki* „Majesté! Puisque vous aimez la guerre, je vais faire une

comparaison prise à la guerre." La même idée peut être exprimée par une forme en *-me*, suivie de *ofi*, forme adverbiale accomplie du verbe *o-* „être": — *enduringge efen gubci ergengge be. gemu fulgiyan jui-i adali gosime ofi. gosin jilanšun eldeke ele bade isinahakungge akú.* „Puisque votre Majesté aime tous les êtres vivants comme autant de nouveaux-nés, il n'a pas d'endroit sous le soleil que votre amour et compassion n'ait pas atteint." En général, même employé seul, *ofi* marque la proposition causale: *sini jui ofi teni tacibumbi* „Tu l'enseignes parce qu'il est ton fils." Joint à une forme d'aspect accompli, *ofi* indique que la cause exprimée par la subordonnée a cessé d'être opérative.

68. Dans les propositions temporelles la postériorité du fait exprimé par la principale relativement au fait subordonné peut être indiquée soit par l'emploi de la forme en *-fi* (cf. para. 45) comme prédicat de la proposition subordonnée, soit par des postpositions. *Sulde han-be vafi. Tokmok-i urse-be ejelehe* „Ayant tué Sulde han, il a soumis le peuple de Tokmok." — *Gendum se. Bar kul-de isinjiha manggi. amban bi. efen-i tacibuha songkoi gingguleme dahame yabuki.* „Une fois que Gendum et les siens auront atteint Barkul, moi, haut-dignitaire, j'obéirai attentivement aux instructions impériales."

La simultanéité des faits exprimés respectivement par les propositions principale et subordonnée peut être indiquée par la forme en *-me* (cf. para. 46, où l'on trouvera des exemples), ou par le suffixe *-de* du datif-locatif attaché au prédicat de la subordonnée. — *Vangčuk han ubašafi fargame jidere-de efen jili banjifi čooča fidefi dailanaha.* „Quand Vangčuk han, s'étant révolté, est passé à l'attaque, le seigneur, s'étant mis en colère, a réparti les troupes et s'est mis en campagne." — *sefu yabumbihede šabi teifum alibumbi.* „Quand le maître s'en va, l'élève (lui) remet sa canne."

Quelquefois la simultanéité est indiquée par le suffixe du conditionnel (*-ci*) attaché au prédicat de la subordonnée. *Mengze. Liyang gurun-i Hui vang-de ačanaci. vang omo-i jakade ilihabi.* „Quand Mengze rencontra le roi Hui-vang du pays Liyang, le roi se tenait près d'un lac."

69. La marque formelle des propositions subordonnées conditionnelles est le suffixe du conditionnel *-ci*. (Cf. para. 48 et les exemples cités.) La condition négative s'exprime par une forme verbale négative suivie du conditionnel du verbe „être" *bi-*. — *musei han sebželerakú bici. muse aide aisilabumbihe sehebi.* „Ils dirent: „Si notre roi ne se serait pas donné le plaisir (de visiter notre pays), comment aurions-nous obtenu des secours?""

70. Le prédicat d'une proposition subordonnée concessive est, le plus

souvent, marqué par le suffixe *-cibe*. (Cf. para 49, où l'on trouvera des exemples.) Ces propositions peuvent cependant être introduites par une conjonction concessive, telle *udu*, et recevoir alors un prédicat dont la fonction est d'indiquer le degré d'accomplissement de l'action. — *udu ere bihe seme sebjelerakû kai*. „Quoiqu'ils aient ceci, ils ne (s'en) réjouissent pas.”

[Professor Sinors Beitrag ist ohne sein Verschulden von 1958 an bis jetzt liegengeblieben. Er beruht deshalb auf dem Stand der Forschung des Jahres 1958.]